

## FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

## LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE.—LE MAUDIT

XIV

CHATEAUX EN ESPAGNE.

(Suite.)

Et sans attendre, l'abbé se dirigea vers la boutique de don Antonio Zurita.

Sur le pas de la porte, un homme d'une trentaine d'années fumait tranquillement son cigare.

—Est-ce ici que demeure don Antonio Zurita ? demanda le vieillard.

—Oui, monsieur le curé, répondit le fumeur en lui envoyant une bouffée au visage. Le tabac vous incommodé ?

—Non. Vous disiez que don Antonio...

—Don Antonio Zurita, oui, c'est moi.

—Vous ?

—Moi-même.

—Don Antonio Zurita père ?

—Je suis le fils, ou plutôt l'un des fils, car il en a eu dix. C'est moi qui lui ai succédé.

—Et pourrais-je voir votre père ?

—Voir mon père ? dit l'apothicaire en reculant de deux pas.

—Y aurait-il empêchement ?

—Hélas !

—Il est...

—Au cimetière...

—Vous voulez dire qu'il est mort.

—Hélas !

L'abbé Juan resta pétrifié. Puis joignant les mains, il leva les yeux au ciel, tandis que ses paupières s'humectaient de larmes.

L'apothicaire ne put réprimer un mouvement d'émotion, en présence de ce témoignage rendu à la mémoire de son père.

—Vous le connaissiez ! dit-il.

—Oui, mon fils. Votre père a été un de mes meilleurs amis. Nous avons passé bien des années ensemble. Je ne m'attendais certes pas à lui survivre, car il était beaucoup plus jeune que moi. Mais j'oublie que je suis vieux et qu'en dix ou vingt ans la mort a fauché autour d'elle.

—Si je puis vous être utile, monsieur le curé.

L'abbé Juan savait fort bien qu'il ne pouvait s'ouvrir qu'à un ami, et que parler de son projet à ce jeune homme, en définitive étranger pour lui, ne servirait à rien. Aussi se contenta-t-il de répondre :

—Merci ; j'avais fait le voyage de Salamanque pour voir votre père ; je suis déçu dans mon espérance.

—Attendez donc, dit l'apothicaire en se frappant le front. Vous devez connaître don Anselmo Fuertes, capitaine en retraite, qui était l'ami intime de feu mon père ?

—Anselmo Fuertes ! Si je le connais ! Votre père, Anselmo et moi, nous étions des inséparables. Il est mort également ?

—Non point. Il est aussi vivant que l'on peut l'être, et je crois qu'il lit en ce moment le *Bulletin de la Guerre*, dans l'arrière-boutique.

—A merveille ! je suis tout heureux de retrouver enfin un de mes vieux camarades.

L'apothicaire ne répondit pas. Il était rentré dans la boutique en criant :

—Don Anselmo ! voici un ami du siècle dernier qui vous demande.

Une portière de toile, où était peinte une Minerve avec tous les attributs de la sagesse, s'écarta pour livrer passage à un vieillard qui tenait d'une main un journal, de l'autre une canne de bambou.

—Diable ! un ami du siècle dernier, voilà qui est grave et ne se rencontre pas souvent, dit le soldat en hâtant le pas.

—En effet, mon cher Anselmo repartit le curé. Te rappelles-tu qu'en l'an 90 nous habitions ensemble ? J'étais alors Jean l'Évangéliste pour toi, je le suis maintenant pour tout le monde.

Don Anselmo était le type du vieux soldat retraité. Il portait au revers luisant de sa vieille redingote de drap un ruban rouge rayé de jaune. C'étaient les insignes de l'ordre de Saint-Ferdinand, et certes nul n'avait mieux que lui gagné cette décoration à la pointe de son épée.

Don Anselmo était un homme de soixante-quatre ans, grand et sec, à la moustache épaisse et blanche brûlée par l'usage du cigare, aux larges sourcils sous lesquels brillaient deux yeux extrêmement mobiles. Son front sillonné de rides mais dénotant la fermeté, la balafre qu'il portait à la joue, son geste roide indiquaient ses états de service. Il suffisait de jeter un regard sur lui pour s'écrier tout de suite : Voilà un brave !

Les deux vieux amis s'étaient tenus embrassés.

—Toi ici, mon cher Juan ! s'exclama le vieux soldat.

—Comme tu le vois.

—Et tu vas ?

—On ne peut mieux.

—J'entends. Tu as toujours été de ceux qui mangent pour vivre, au lieu de vivre pour manger.

—Je ne suis pas mécontent de mon sort. Je suis curé à la Chênaie.

—Ce qui veut dire que tu meurs de faim.

—Non, Dieu merci.

—Ah ! c'est vrai, je me souviens que tu as toujours été homme à demander pardon à celui qui t'envoie un coup de bâton sur la tête.

L'abbé sourit.

—Toujours jeune et jovial, dit-il.

—Mauvaise tête et bon cœur, comme tu disais il y a cinquante ans, ça n'a pas changé. Mais, à propos, que viens-tu faire à Salamanque.

—Quelque chose qui était possible il y a deux heures et ne l'est plus maintenant.

—Ah !

—Oui, je ne rencontre que déboires, et j'ai grand-peur de devoir rentrer au village gros Jean comme devant.

—Diable ! Et peut-on savoir ?

—Volontiers.

—Explique-toi. Tu sais que tu peux compter sur moi.

Le curé crut entrevoir une lueur d'espérance. Profitant du moment où l'apothicaire préparait une recette, il glissa à don Anselmo quelques mots de l'objet de son voyage.

Le vieux soldat demeura quelques moments pensif et immobile. Puis il soupira profondément, et d'une voix lente, tandis qu'il regardait tristement le prêtre :

—Je crois en effet, mon cher Juan, que tu as peu de chances de succès.

L'abbé avait l'air consterné.

—J'étais bien sûr, dit-il, que malgré toute ta bonne volonté, tu ne pourrais pas me tirer d'affaire.

—Moi ! un capitaine en retraite, qui n'a que

sa pension qu'on lui coupe encore en deux, moitié à toucher à Noël, moitié à la Saint-Jean ; où veux-tu que j'aie un maravédi au soleil ?

—C'est vrai. En temps de guerre surtout, le gouvernement ne pense point à ses serviteurs.

—Aussi me force-t-il souvent à déjeuner par cœur. Avec ce qu'il me donne j'aurais tout juste de quoi mourir de faim. Mais comme je n'ai rien à faire, je tue le temps à fabriquer des petits canons pour les enfants, tandis que ma femme et ma fille cousent des chemises et des pantalons d'ordonnance. Nous parvenons ainsi à nouer les deux bouts.

—La guerre ruine l'Espagne.

—Il me vient une idée.

—Favorable à mon projet ?

—Peut-être.

—Voyons, dit le curé en sentant renaître une espérance.

—Tu touches par an ?

—Deux mille reaux.

—Et le casuel ?

—Il n'y en a pas. On est trop pauvre à la Chênaie.

—Tant pis. Et l'on te paie recta.

—Eh ! eh ! Un peu comme toi, avec plus ou moins de tirage.

—Et de ces deux mille reaux combien en pourrais-tu affecter au remboursement de la somme que tu veux emprunter ?

—Je ne sais... peut-être... la moitié.

—Dans ce cas, viens avec moi et tentons la fortune.

—Tenter la fortune ? Qu'est-ce à dire ?

—Je connais quelqu'un, poursuivit don Anselmo, sans prendre garde à l'émotion du prêtre, qui m'a rendu quelquefois service en pareille occasion. Je te préviens qu'il est dur, mais comme on dit, aux grands maux les grands remèdes.

—Partons, dit le curé qui se demandait où voulait en venir le capitaine.

Ils prirent congé de l'apothicaire qui offrit, le cas échéant, un lit à don Juan, et il se mirent en route.

Après avoir traversé nombre de places et de rues, don Anselmo s'arrêta devant une maison de misérable apparence.

—C'est ici, dit-il.

—Ah !

—Oui, c'est ici que demeure notre homme.

—Quel homme !

—Le prêteur.

—Et tu crois que le maître de ce logis pauvre et délabré pourra me donner les trois cents douros qu'il me faut.

—C'est ce que nous allons voir.

La nuit tombait, et l'escalier était étroit.

Il furent obligés de se guider à tâtons. Don Anselmo marchait devant.

Ils ne tardèrent point à arriver au dernier étage.

Don Anselmo frappa discrètement à une porte.

—Qui est là ? demanda une voix rauque.

—Ouvrez, don Anaclet.

—Je n'ouvre pas avant de savoir qui veut entrer chez moi.

—Ouvrez donc. Anselmo Fuertes est de vos amis, je pense.

—Ah ! c'est vous, don Anselmo. Attendez un moment, je vous prie ; le temps d'allumer une chandelle.

Il y eut un moment de silence. Bientôt on entendit le bruit de deux verrous qu'on tirait et d'une clef qui tournait dans la serrure. La porte s'entre-bâilla.

Un petit homme d'une soixantaine d'années parut sur le seuil. Il était enveloppé dans une mauvaise houppelande. A son aspect misérable,